

Jonathan D. Spence, *Le Chinois de Charenton : de Canton à Paris au 18e siècle*. Traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, 1990
Danielle Elisseeff

Citer ce document / Cite this document :

Elisseeff Danielle. Jonathan D. Spence, *Le Chinois de Charenton : de Canton à Paris au 18e siècle*. Traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, 1990. In: *Études chinoises*, vol. 9, n°2, Automne 1990. pp. 192-195;

https://www.persee.fr/doc/etchi_0755-5857_1990_num_9_2_1409_t1_0192_0000_2

Fichier pdf généré le 08/11/2019

tourne le dos à l'incendie et nous rafraîchit par une ironie lentement versée — la boisson de l'homme étant la femme, que Li Yu déguste comme ces crabes qu'il aimait tant.

Il est intéressant de constater que l'œuvre romanesque tout entière de Li Yu — *ipso facto* en langue vulgaire — se limite aux années cinquante du xvii^e siècle, se terminant en 1658 par l'ouvrage le plus achevé, et celui qui a le mieux survécu, *Les douze tours (Shi'er lou)*, dont on attend toujours une traduction qui lui fasse honneur.

C'est dans cette perspective que l'on prendra plus pleinement la mesure de l'importance et de la signification de ces nouvelles originales. Félicitons l'éditeur d'en avoir permis une présentation aussi agréable ; plutôt que se plaindre de l'absence de table des matières, il faut lui savoir gré des notes en bas de page, brèves et pertinentes, ici ou là discutables, naturellement : par exemple, p. 219, n. 15, Haibei pourrait être un toponyme réel, préfecture du Liaodong, et l'expression *Jiangnan Haibei* une calembredaine du genre « Calais en Provence ».

Vétilles qui n'enlèvent rien au plaisir de la lecture que le traducteur a su si bien nous communiquer. Une occasion rare : ne la manquez pas !

André Lévy

Jonathan D. Spence, *Le Chinois de Charenton : de Canton à Paris au 18^e siècle*. Traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli. Paris, Plon, 1990. 220 pages. FF 150,00

Furtivement échappés au cadre de l'histoire missionnaire (plus florissante que jamais, notamment outre-Atlantique), surgissent parfois d'étranges personnages : des figures populaires, des hommes qu'attirent très loin de leurs bases ancestrales la curiosité, l'appât du gain, l'excès de confiance en soi et dans les autres, ou simplement le fait qu'ils sont déjà, chez eux, des marginaux. Ils nous emportent dans un monde où le fameux dialogue entre Socrate et Confucius n'a plus aucun sens et nous font toucher du doigt les mille petits drames quotidiens suscités par ces transplantations hasardeuses.

Les tempêtes surgies sous ces modestes crânes brusquement embarqués avec des caisses de livres suscitent généralement la mauvaise humeur des historiens chinois, et la compassion mitigée, à la fois affectueuse et apitoyée, de leurs collègues occidentaux. J'y ai succombé il y a quelques temps pour Arcade Hoang (qui, n'en déplaise au vénéré Étienne, est souvent nommé « interprète chinois du Roi » [Louis XIV], ce qui était une manière commode, pour l'abbé Bignon, de lui assurer une petite rente). Et je comprends combien Jonathan Spence a pu être ému par l'histoire de ce Jean Hu, un Cantonais catholique devenu portier de la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi, toujours à Canton.

L'existence de cet homme sans importance apparente se trouva bouleversée, sans qu'il le sache encore, lorsque le Père Jean-François Foucquet, un ardent défenseur du « figurisme » qui, de ce fait, compliquait singulièrement la vie de ses collègues missionnaires, se vit contraint de rentrer en Europe. Le Père avait besoin d'un secrétaire chinois et finit par embarquer le portier, tout en déplorant sa mine qu'il trouvait antipathique et son teint fâcheusement basané. Le navire quitta Canton le 5 janvier 1722 avec, à son bord, le religieux et son copiste, embauché pour une période de cinq ans, au bout de laquelle il recevrait son « billet » de retour. Le récit se termine effectivement un peu moins de cinq ans plus tard : Hu, rentré au pays, achète des habits de fête et, en compagnie de sa mère et de son fils (il est veuf), regagne, le cœur bondissant et les poches presque pleines, son village natal. Une fin heureuse, donc.

Mais dans l'intervalle, quel cauchemar ! Aucun courant n'a jamais passé entre Foucquet et son calligraphe qui, en fait, sait à peine écrire. Du débarquement en Bretagne, à Port-Louis (le 27 août 1722), jusqu'au départ de la diligence de Bruxelles (pour gagner Ostende, le 16 janvier 1726), l'affrontement des deux hommes, ou plutôt leur manque de communication, tourne au tragique.

Foucquet est le cordon ombilical (car le seul parlant chinois) entre Hu et ses interlocuteurs européens. Mais Hu désespère son maître : comme Arcade (qui, lui, parlait français et se plaignit fort de ce qu'on lui avait volé son chapeau neuf dans une église !), Hu croit dur comme fêr à l'enseignement des prêtres de Chine et applique à la lettre les principes

qu'ils lui ont inculqués. La charité, par exemple, ne permet selon lui aucun accommodement. Et lorsque Foucquet lui fait confectionner un superbe costume « d'un drap fort fin et beau », augmenté d'un confortable justaucorps pour affronter la mauvaise saison, Hu — qui a le goût des escapades en solitaire au grand dam de son entourage — donne son manteau au premier pauvre qu'il rencontre. Le P. Foucquet ne décolère pas et refuse de déboursier un sou de plus pour vêtir son étrange secrétaire.

Divisé en journées, pour tenter de suivre la vie dans sa réalité crue, le récit montre comment, peu à peu, l'incompréhension s'épaissit au point d'isoler tous les acteurs du drame : Hu entre dans des colères violentes et parfois destructrices ; ses logeurs l'en font sortir à coups de fouet ; Foucquet ne veut plus le voir, ni payer pour lui ; et Hu finit, après de multiples péripéties, par échouer, sur l'injonction d'une lettre de cachet, à l'hospice des fous que les frères de la Charité tiennent à Charenton : il y entre le 6 mai 1723. Seule l'activité du Père de Goville (qui nourrit sûrement moins de passion pour les Chinois que d'inimitié pour Foucquet) l'en tirera, le 15 décembre 1725, par une contre-lettre de cachet adressée au prieur de Charenton. René Hérault, lieutenant de police de Paris, procure à Hu un logement en attendant l'appareillage du premier navire en partance ; les « droits de l'homme » reprennent enfin leur poids ; Hu est sauvé.

Le texte de Jonathan Spence, qui se donne des allures de roman, colle en fait aux documents (cf. les notes importantes en fin de volume, pp. 169-210), et l'auteur s'efforce de disparaître derrière les faits, s'interdisant toute réelle interprétation psychologique et tout jugement. Ce double drame de l'enfermement — l'un perdu dans ses rêves philosophiques et l'autre désespéré par son incapacité à franchir la barrière de la langue — donne ainsi la matière d'un livre à la fois, et paradoxalement, sec, incisif et émouvant : émouvant par les faits qui, bien présentés, « parlent d'eux-mêmes », et par une minutieuse description des différents lieux de l'action.

Une seule coquille, dont la responsabilité n'incombe certes pas à l'auteur : elle touche au prix des choses, que J. Spence note très soigneusement (c'est aussi l'un des intérêts de l'ouvrage) ; or la traductrice a fâcheusement tourné en « francs » les « livres » d'Ancien Régime (par exemple, p. 37) : de quoi agacer légitimement les lecteurs car ce détail,

en apparence anodin, brise partiellement la belle atmosphère si soigneusement créée par l'auteur ; mais c'est une erreur bien aisée à corriger lors d'une prochaine édition.

Danielle Elisseff

Étiemble, *L'Europe chinoise*, vol. II, *De la sinophilie à la sinophobie*. Paris, Gallimard, 1989. 402 pages. FF 160,00. (Bibliothèque des idées)

Shun-Ching Song, *Voltaire et la Chine*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1989. 348 pages. FF 190,00

L'Europe chinoise est la version révisée d'un « polycopié » fameux dont les trois volumes, publiés par le Centre de Documentation Universitaire entre 1957 et 1959 sous le titre *L'Orient philosophique*, reproduisaient un cours de Sorbonne radiodiffusé.

Combien révisée ? L'auteur s'excuse d'emblée (p. 11¹) de s'être limité dans sa remise à jour en affirmant qu'il eût fallu dix ans de travail d'équipe pour décrire exhaustivement tout ce que l'Europe a dû à la Chine des origines à 1800 — travail dont il espère d'ailleurs qu'il s'accomplira quelque jour et rendra le sien obsolète. Si cet *Orient philosophique* rebaptisé marque effectivement son âge par une bibliographie qui ne dépasse qu'épisodiquement les années cinquante, en revanche le « style Étiemble » — sa générosité, sa jubilation, son narcissisme, son goût pour les digressions oiseuses — est invieillissable et se retrouve toujours avec le même plaisir.

Il y a malgré tout quelques nouveautés dans ce volume, dont la principale est l'analyse d'un dossier de lettres (66 pièces retrouvées dans les collections de la fondation Cini) concernant l'affaire Tournon. On se souvient que ce prélat, envoyé par le pape signifier à Pékin l'interdiction d'utiliser *tian* et *shangdi* pour nommer Dieu et l'incompatibilité des rites chinois avec la religion catholique, fut soumis à toutes sortes de mauvais traitements par les jésuites, peut-être même assassiné par eux après qu'ils l'eurent fait chasser

1. Et de même p. 12 du volume I, *De l'Empire romain à Leibniz*, paru en 1988.